

IDÉES/

«Ebru Timtik immortelle», malgré tout

L'autrice du «Sillon» écrit sur les héros et héroïnes de ce monde en décomposition qu'est la Turquie d'Erdoğan. Après la disparition des musiciens Helin Bölek et Ibrahim Gökçek au printemps, l'avocate Ebru Timtik est morte le 27 août au terme d'une grève de la faim de 238 jours.

Par
**VALÉRIE
MANTEAU**



Ecrivaine, dernier ouvrage paru : *le Sillon* (éditions Le Tripode, 2018), prix Renaudot 2018.

Je me souviens d'une vision au tribunal d'Istanbul. Alors que nous attendions au fumeur avec mon ami Mehmet que s'ouvre l'une des audiences (je ne sais plus laquelle... c'était en 2017) du procès du journaliste kurde *Ozgür Gündem*, une tête connue, des yeux noirs brillants de khôl, était apparue derrière la vitre et avait fait coucou. Eren Keskin, l'une des avocates les plus emblématiques du combat pour les droits humains en Turquie, notamment des droits des Kurdes, des femmes, et des prisonnières (les trois). Dans ce couloir de tribunal, les avocats en robe se pressaient : on n'était pas sûrs d'avoir assez de place pour tous à l'audience. Or ce procès comptait beaucoup symboliquement, dans ces mois d'incertitude après le coup d'Etat manqué de 2016 et la grande vague de répression et d'arbitraire qui s'abattait sur toute l'opposition et qui n'a pas cessé depuis. Les places dans le public étaient divisées : la moitié pour les amis, famille, soutiens, les journalistes et les délégations étrangères. L'autre moitié pour les avocats – beaucoup d'entre eux auraient pu être des deux côtés, mais avaient tenu à venir en robe, comme pour donner corps à cet Etat de droit qu'on assassinait procès après procès. Eren Keskin n'était pas en robe. Elle n'était pas pressée d'arriver non plus. Elle prit le temps de saluer Mehmet qui est de ses anciens clients. Ils se congratulèrent, Mehmet lui souhaita bonne chance. Elle se dirigea tête haute vers le tribunal. Elle faisait partie des inculpés.

J'ai raconté ce procès, et l'admirable résistance des héros et héroïnes de ce monde en décomposition, dans un livre publié en 2018. Je n'y comprenais pas grand-chose, mais d'abord : les premiers concernés non plus ne comprenaient pas bien ce qui se passait. Et deuxièmement : il n'était plus possible de vivre, ni décent d'écrire, en regardant ailleurs. J'avais renoncé (presque) à l'histoire d'amour que je voulais mettre en scène à Istanbul, les balades enchantées sur le Bosphore à la recherche du temps perdu remplacées par des heures d'attente glaciales dans ce sinistre palais de justice. J'y rencontrais des journalistes et des avocats, unis, au front. Que faire ? On a tous écrit en espérant que chaque mot, chaque article dans un journal, chaque minute arrachée à l'antenne d'une radio européenne, serait un caillou dans la chaussure des juges qui condamnaient à la chaîne sur la base d'actes d'accusation qui relevaient, le plus souvent et sans aucun complexe, de la plus pure fiction. Depuis, beaucoup des personnages de mon livre ont pris le chemin de l'exil, ou du retour, comme moi. Certains sont restés et continuent à réclamer notre attention pour la Turquie qui meurt. Les images de prisonniers en

grève de la faim, ces grèves de la mort de plus en plus certaine, nous hantent. Détourner le regard serait ne pas contempler notre impuissance, la futilité de nos tweets, le vide dans lequel se perdent leurs cris face à la réalité de nos démocraties, qui broie les valeurs européennes alors que nos (oui, nos) meilleurs avocats s'épuisent de l'autre côté de la frontière. Pendant le confinement, la mort de deux membres du groupe Yorum m'a soulevé le cœur, j'ai écrit un article publié dans *l'Huma* : «Quel est l'avenir d'un pays qui pousse au suicide ses voix contestataires ?» Le comité de soutien à Pinar Selek (une icône de la résistance turque qui vit en exil en France, son pays d'adoption, en attendant l'issue de son interminable procès) a décidé d'une campagne de sensibilisation intitulée «Erdogan Ciao». Sylvain Prudhomme a saisi la balle au bond et signé dans *Libé* une belle chronique pour faire entendre l'écho de ces vies volées. Cela nous a tellement réjouis, mes amis et moi, de se rendre compte qu'on n'écrivait pas dans le vide. Et puis, rien. Ibrahim Gökçek et Helin Bölek étaient toujours morts.

Il y a quelques semaines j'ai vu apparaître sur les réseaux le visage émacié de l'avocate Ebru Timtik, à bout de forces, agrippée aux barreaux de sa prison, appelant à l'aide – non, réclamant un procès équitable. Elle est morte. La photo fut remplacée sur les réseaux par des images de pleine vie, battante, en robe d'avocate. Les hommages pleuvent. La rue défile bravement à Istanbul, aux cris de «Ebru Timtik est immortelle». Son portrait est suspendu aux fenêtres du barreau d'Istanbul, avant

d'être retiré – par la police, ou par des membres du barreau craignant pour eux-mêmes, on ne sait pas trop. On me demande d'écrire encore, mais mon sentiment d'impuissance est immense, teinté d'un goût amer et obscur, devant l'implacable efficacité de la mort pour soulever les foules. Je ne sais pas si l'écrivain rend immortel. Je ne sais pas si faire un symbole d'une Ebru Timtik peut conjurer d'autres morts. Je ne sais pas si Ebru Timtik aurait voulu devenir immortelle mais morte quand même.

Ne nous laissons pas fasciner par les martyrs, d'autant plus si le contexte qui les voit mourir pour leur cause les exotise. Alors que s'ouvre le procès des attentats de *Charlie*, me revient la phrase de Charb répétée en boucle partout en 2015 : «Je préfère mourir debout que vivre à genoux.» Certes. Mais on doit justement, et d'urgence, sortir de cette alternative morbide. C'est un droit humain basique de vivre libre. Il faut admirer, encore plus que le sacrifice d'Ebru Timtik, la vaillance de la rue stambouliote qui a osé sortir manifester et crier «Ebru Timtik est immortelle» ; il faut se saisir de cette énergie vitale, la faire grandir, en nous et pour tous.

Il faut pleurer les morts et sauver les vivants. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas regarder ailleurs, considérer que ça ne nous concerne pas, se dire que quelqu'un de plus compétent va bien finir par se préoccuper de cela car précisément non, tant qu'on ne s'y intéressera pas tous personne ne fera rien. Alors qu'il reste des prisonniers au seuil de la mort qui pourraient encore être sauvés : au premier rang desquels M^e Aytaç Unsal, 32 ans et plus de 200 jours de grève de la faim, accusé comme Ebru Timtik d'appartenir à une organisation terroriste sur la base d'un témoignage anonyme.

La mort d'Ebru aura déclenché une vague de réactions, l'une d'un député européen – ici pas d'impuissance, de la responsabilité –, Nacho Sánchez Amor (je traduis) : «La société civile turque pro-européenne a besoin de notre plein soutien. Ne confondons pas la Turquie avec son gouvernement.» Bien ! La mort d'Ebru Timtik ressuscitera-t-elle l'Europe ? En même temps, le président Erdoğan continue ses provocations vis-à-vis de l'Union européenne sans rencontrer de voix forte. En même temps, sur le sol français ces derniers jours, un «Loup gris» (les fascistes turcs) a été arrêté à Lyon pour avoir incité à la haine et à la violence contre les Arméniens ; et dans la même ville, en mars, un mémorial du génocide a été vandalisé. En même temps, les lanceurs d'alerte qui ont tenté de mobiliser en Europe pour Ebru Timtik quand il était encore temps, et qui défendent sa mémoire aujourd'hui, croulent sous les menaces de mort (1).

Il n'y a pas de coïncidences : le monstre qui prospère à nos portes ne saurait nous laisser tranquilles ; en regardant ailleurs, nous le laissons tranquillement s'étaler. Dans la tombe que notre laisser-faire complaisant creuse aux droits humains, ici, là-bas, brille encore l'œil de celles et ceux qui en sont morts. Et cet œil nous regarde tous. ◀

1) Je pense en particulier à Bahar Kimyongür qui poursuit vaillamment son précieux travail d'information, merci à lui.

Il faut pleurer les morts et sauver les vivants.

Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas regarder ailleurs, considérer que ça ne nous concerne pas, se dire que quelqu'un de plus compétent va bien finir par se préoccuper de cela car précisément non, tant qu'on ne s'y intéressera pas tous personne ne fera rien.